

CONTRIBUTION GEOGRAPHIQUE A L'ETUDE DU SOUS-DEVELOPPEMENT REGIONAL DU SUD-OUEST DE MADAGASCAR

par
J.M. HOERNER

(Thèse pour le Doctorat d'Etat,
Aix-en-Provence 1987, non édité)

Résumé par l'auteur

Le Sud-Ouest, vaste espace de 75 000 km², sous-peuplé et sous-urbanisé (respectivement 7 hab./km² et 15%) a toujours été considéré comme une région attardée au sein de Madagascar. Il est vrai que ses aptitudes naturelles ne sont guère favorables au développement agricole. Ainsi, la brève saison des pluies et la longue saison sèche définissent-elles une sub-aridité croissant du nord vers le sud, la région étant essentiellement comprise entre les isohyètes 800 et 300 mm. En outre, la mauvaise répartition des précipitations pendant la saison humide et leur forte variabilité interannuelle aboutissent fréquemment à des sécheresses catastrophiques. Dans ces conditions, les plantes cultivées, qui sont pourtant très rustiques, sont peu productives et l'important troupeau bovin, malgré la résistance naturelle du zébu local, doit se contenter de pâturages dégradés et de points d'eau en voie d'assèchement précoce. Les sols eux-mêmes sont rarement très fertiles à l'exception de certaines bonnes terres alluvionnaires ou colluvionnaires. Les «sables roux» ferrugineux, aux bonnes potentialités mais fragiles, occupent une grande partie des bas-plateaux du Sud-Ouest: recouverts de pâturages à *Heteropogon ahidambo*, ils sont par contre très peu cultivés.

Le Sud-Ouest, domaine des pasteurs pour lesquels l'élevage bovin conserve une fonction socio-religieuse indéniable, a donc très peu intéressé les colonisateurs. L'extorsion d'un maigre surplus a été assurée par un métayage particulièrement arriéré, peu rentable, et une économie de traite qui a révélé une communauté marchande de migrants douée d'une étonnante vitalité. Il est d'ailleurs probable que le capitalisme colonial, si tant qu'il ait pu réellement se concrétiser dans le Sud malgache, n'a pas vraiment altéré le mode de production domestique. Les communautés héritières de l'organisation sociale pré-coloniale maintiennent encore largement leur cohésion au seuil de l'indépendance nationale et poursuivent leurs stratégies productives traditionnelles, en se contentant d'adaptations tout à fait ponctuelles.

La pénétration monétaire est réduite et l'autosubsistance y demeure la règle malgré les engouements répétés mais brefs pour quelques cultures de rente : pois du Cap et coton surtout. En fait, les opérations de développement ont été très mal conduites dans le Sud-Ouest malgache et les réussites apparentes quoique très limitées sont dues à des mouvements spéculatifs très conjoncturels. Les aménagements de la Sedefita-Fifato (Basse-Taheza et bas-Fiherenana) et de la Samangoky (9 000 ha aujourd'hui dans le delta du fleuve Mangoky) sont des échecs remarquables bien qu'inégaux. Le patient développement de la culture cotonnière, encadrée successivement par la Cfdt puis par Hasyma étatisé, a abouti en 1986 à un reflux qui se cicatrise très mal.

S'il est une « permanence » qui caractérise bien le Sud-Ouest malgache, c'est bien la spéculation à court terme. Aujourd'hui, pour de l'argent qui prend une valeur d'usage ostentatoire, les paysans sont prêts à vendre aussitôt la majorité de leur récolte et donc, au moment de la soudure, à emprunter moyennant des taux usuraires. Cette évolution économique qui s'est substituée à l'économie de traite classique de l'époque coloniale, annihile toute tentative de développement. En tout cas elle semble servir les intérêts d'une classe marchande regroupée dans une communauté relativement fermée, plus soudée cependant dans les apparences que dans la réalité. Omniprésents dans l'organisation des transports, profitant de l'enclavement souvent très net d'un grand nombre de sous-espaces régionaux, les Indiens, bien repliés sur Tulear, ont largement bénéficié de la libéralisation du commerce des produits agricoles au début des années 80. Ces marchands font circuler un capital qui demeure, la plupart du temps, incontrôlable; les circuits parallèles qu'ils utilisent ainsi croisent d'ailleurs souvent ceux des *mpanao kinanga* (commerçants non déclarés) qui se sont établis dans la sphère malgache.

Cette situation d'ensemble aurait pu perdurer longtemps et établir de véritables ghettos sous-régionaux favorisés par de faibles accessibilités, sans l'explosion démographique qui se manifeste dans le Sud-Ouest depuis quelques décennies seulement. Tandis que la mortalité recule très lentement, de fortes fécondités affectent la population régionale. Les améliorations sanitaires, même discutables, favorisent des tendances natalistes naturelles séculaires. Dans un premier temps, le sous-peuplement atténue l'effet de résonance mais l'augmentation progressive des cohortes de femmes en âge de procréer provoque celle de la natalité dans des proportions jusqu'alors inconnues. Bien que l'est de la région reste encore en marge de ce mouvement - mais ce serait provisoire - la plus grande partie du Sud-Ouest malgache connaît des taux d'accroissement naturel souvent supérieurs à 3%. Tant et si bien que l'explosion démographique que l'on y constate est l'une des plus élevées de l'île!

Toutes les conséquences sont difficiles à évaluer. Sans doute le conflit traditionnel qui oppose les aînés aux cadets se trouve-t-il exacerbé. La violente recrudescence des vols de boeufs et donc la psychose de l'insécurité sociale, lui seraient liées. Il en serait de même de l'accélération de l'exode rural vers Tulear qui, de 1975 à 1986, a vu sa population doubler. Il n'empêche que cette révolution démographique aux effets destructurants sur l'organisation sociale domestique, pourrait contribuer paradoxalement à des mouvements de résistance villageoise. Des notables récupérerait le pouvoir lignager et les migrants en se déplaçant souvent de manière non définitive ne chercheraient qu'à maintenir la cohésion sociale menacée en reconstituant le troupeau bovin nécessaire. L'exemple des Mahafales est le plus caractéristique.

Il est vrai que Tulear vers lequel convergent tous ces ruraux connaît un développement en trompe-l'oeil. Exutoire portuaire d'origine coloniale sans envergure, sous-industrialisé malgré plusieurs investissements publics importants, Tulear est devenu une ville largement tertiaire. Le secteur informel s'y accroît au rythme d'une paupérisation qui touche même les classes moyennes. Ses quelque 40 000 scolaires, presque un habitant sur deux, révèlent l'ampleur du mirage. Pour beaucoup de déracinés de la campagne, vivre à Tulear correspond à un espoir, et revenir dans son milieu d'origine semble privilégier la survie sociale à la survie matérielle.

Sans doute les petits centres semi-urbains, chefs-lieux de *fi vondronana* (ex-districts) vont-ils eux aussi connaître un accroissement démographique après une longue léthargie post-coloniale. En aucun cas cela ne correspond à un développement urbain réel et intégré. Le Sud-Ouest reste bien un « sous-espace » périphérique quasi indifférencié.

L'impossible développement consécutif déjà à une formation sociale bloquée, à peine secouée par des mouvements populaires tels que le pillage des Indiens de mars 1987 qui laissent l'impression de péripéties inhérentes à son articulation essentielle, pourrait bien pourtant se muer en un sous-développement durable. L'implosion démographique aura sans doute raison des structures sociales archaïques et tout pourrait basculer alors dans un chaos plus grave que celui d'aujourd'hui. Il est ainsi probable qu'un sauvetage à l'échelle nationale sera nécessaire pour éviter le pire.

J.M. HOERNER